Bulletin de la Sabix
Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de l'École polytechnique

53 | 2013
François Russo, historien des techniques

La photographie à l'épreuve du concept de curriculum technique

Régis Couillard

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/sabix/1075
DOI : 10.4000/sabix.1075
ISSN : 2114-2130

Éditeur
Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée
Date de publication : 15 juillet 2013
Pagination : 47-54
ISSN : 0989-30-59

Référence électronique
Régis Couillard, « La photographie à l'épreuve du concept de curriculum technique », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 53 | 2013, mis en ligne le 01 octobre 2014, consulté le 08 septembre 2020. URL : http://journals.openedition.org/sabix/1075 ; DOI : https://doi.org/10.4000/sabix.1075

© SABIX

La photographie à l'épreuve du concept de curriculum technique

Régis Couillard

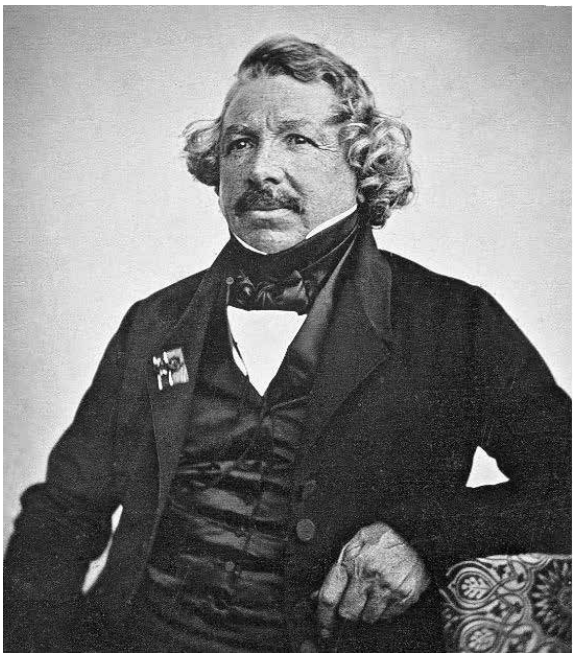
Le concept de curriculum technique est développé par François Russo au sein du premier chapitre de la deuxième partie de son *Introduction à l'Histoire des Techniques*. Dans ce chapitre, il y précise en effet quelle est selon lui la distinction entre une invention et une création technique et détermine pourquoi écrire l'histoire des techniques n'est pas écrire une histoire des inventions[1]. L'invention est une des étapes de ce que François Russo appelle la création technique. C'est à ce titre que la notion de curriculum technique, aussi appelé curriculum d'une création technique, apparaît pour lui opératoire, parce qu'elle permet de replacer l'invention dans un contexte plus large, où celle-ci est tributaire d'antécédents qui l'autorisent et de développements ultérieurs qui la socialisent. L'invention, le moment fort de la création technique, est à la fois le point de rencontre de savoirs accumulés et le point de départ à une insertion sociale réussie de la technique. Selon l'invention, les perfectionnements successifs peuvent également être des développements ultérieurs qui déterminent le statut d'une création technique. Le concept de curriculum technique, composé de trois étapes qui se succèdent chronologiquement, est donc un outil d'identification et d'analyse d'une création technique.

Si François Russo reconnaît lui-même que cette construction demeure sommaire, elle n'en est pas moins juste selon lui pour appréhender l'histoire d'une technique. Parmi les nombreux exemples qu'il cite dans la seconde partie de son *Introduction à l'Histoire des Techniques*, la photographie est l'une des créations techniques convoquées par François Russo pour étayer sa démonstration. Déjà, dans la partie « Science et Technique » de l'*Histoire des Techniques* de Bertrand Gille, il faisait de la photographie l'exemple d'un point de contact fructueux entre la science et la technique au XIX^{e} siècle[2]. Il s'intéressait notamment à la disponibilité des connaissances scientifiques et techniques requises pour permettre l'apparition de la photographie. S'il précise que les dispositifs optiques sont prêts dès le XVIII^{e} siècle, il montre que les avancées de la chimie ne permettent pas la fixation de l'image avant le début du XIX^{e} siècle. La photographie est donc un cas intéressant pour François Russo afin d'illustrer le lien qui unit la science et la technique. C'est ainsi sans surprise qu'elle se retrouve fréquemment convoquée pour valider ses concepts dans son *Introduction à l'Histoire des Techniques*.

La présente étude se propose donc d'appliquer le concept de curriculum technique à la photographie grâce aux nombreux éléments qu'il dissémine dans le deuxième chapitre. Nous tenterons par la suite de mettre en lumière les failles et les limites de ce concept.

Nicéphore Niépce (1765 – 1833) – DR

[1] François Russo, *Introduction à l'Histoire des Techniques,* éditions Blanchard, Paris, 1986. p. 163.
[2] François Russo, « Science et Technique », in : Bertrand Gille, *Histoire des techniques*, Gallimard, La Pléiade, Paris, 1978. p. 1131.



Louis Daguerre (1787 – 1851) – Photo : Jean-Baptiste Sabatier-Blot, Wikimédia Commons

Hyppolite Bayard (1801-1887), Autoportrait en noyé*, positif direct sur papier, 1840, 18,6 x 18,2 cm, Collection de la société française de photographie, © SFP*

Mis au point en 1839 et ancêtre du polaroid, le procédé d'Hyppolite Bayard est une des nombreuses propositions oubliées par François Russo pour valider son curriculum technique de la photographie autour de Daguerre. Bayard, qui n'a obtenu aucune reconnaissance de la part de l'Académie des sciences, met en scène toute son amertume et sa déception dans cet Autoportrait en noyé.

Louis Daguerre, Historique et description des procédés du daguerréotype et du diorama*, Paris, éditions Susse Frères, Paris, 1839.*

Encouragé par Arago, Daguerre commence dès 1839 à publier des ouvrages sur son procédé. Afin d'assoir au mieux la prévalence de ses travaux, il choisit de les mettre dans une perspective historique. C'est non sans prétention et patriotisme que l'illustration de la page de garde par le Panthéon n'omet pas de rappeler qu'il s'agit là d'une invention de la nation française.

Anonyme, Portrait de Madame L.P Boyer*, daguerréotype (tirage unique sur cuivre), 1845. 9 x 7 cm, Bibliothèque nationale de France, Eg4-514*

Le développement des studios est pour François Russo, avec la reconnaissance de l'Académie des sciences, l'une des preuves de l'excellente socialisation de la technique photographique. Sur ce daguerréotype de 1845, la posture et le regard de Mme Boyer trahissent pourtant le long temps de pose nécessaire à la prise de vue qui finira par avoir raison du procédé dans le courant des années 1850.

Parmi les stades dits antérieurs, François Russo distingue d'abord les trois grands prérequis nécessaires à l'invention de la photographie. Les connaissances en chimie, le dispositif de la chambre noire et les travaux de Nicéphore Niépce (1765 – 1833), d'où proviendrait la « *première photographie véritable*[3] », sont aux origines de l'instant créateur. L'invention, au cœur du concept de curriculum technique, serait l'œuvre d'un seul homme : Louis Daguerre (1787 – 1851), « *Après la réalisation par Daguerre de la plaque photographique – image fixe 1838 – lequel, de ce fait, doit être considéré comme l'inventeur de la photographie* »[4]. Toute l'articulation du concept de curriculum technique appliquée à l'exemple de la photographie tourne donc autour de cette figure fondatrice. Enfin, le troisième et dernier stade du curriculum technique de la photographie selon François Russo vient regrouper tout un ensemble de perfectionnements techniques[5], mais également la socialisation du procédé de Daguerre, comprenant la reconnaissance du procédé de Daguerre par l'Académie des Sciences, l'achat du brevet de la Daguerréotypie par le gouvernement français en août 1839 ou encore la commercialisation des photographies issues de ce procédé.

Si le curriculum de la technique photographique d'après Russo *semble* fonctionner, il n'en est rien *en réalité*. Pour le comprendre, il faut déconstruire la mécanique de l'auteur. Si François Russo opère une cristallisation autour de la figure de Louis Daguerre, c'est à la fois parce qu'il réalise le point de jonction entre la somme des savoirs accumulés et parce que les résultats de ses travaux ont bénéficié d'une indéniable socialisation. Vivement encouragé par François Arago (1786 – 1853), Daguerre a eu en effet le soutien sans faille de l'Académie des sciences[6]. Arago, fervent défenseur du Daguerréotype, va avoir un rôle déterminant pour la socialisation de la photographie, puisqu'en août 1839 il pousse le gouvernement français, après l'achat du brevet, à offrir la photographie comme cadeau de la France au reste du monde[7]. Arago va aussi amener Daguerre à écrire des opuscules sur l'histoire de la naissance de la photographie. Dans ces premiers textes sur la photographie, Daguerre minimise largement les apports de Niépce et se montre lui-même comme le seul et unique inventeur de la photographie.

François Arago (1786 – 1853) – Collections École polytechnique

S'inscrivant parfaitement dans cette lignée, dans son *Introduction à l'Histoire des Techniques*, François Russo ne mentionne jamais la figure de Niépce. Il apparaît pourtant difficile de passer sous silence les travaux de ce dernier tant celui-ci a œuvré pour cette invention. François Russo ne peut ignorer en 1986, lorsqu'il publie son *Introduction à l'Histoire des Techniques*, que l'historiographie de la photographie est revenue sur les questions de paternité d'un éventuel procédé initial[8]. Niépce n'est pas le premier à avoir l'idée d'une possible impression chimique de la lumière, mais il est vraisemblablement le premier qui soit parvenu à un résultat pérenne[9].

---

[3] François Russo, « Science et Technique », in : Bertrand Gille, *Histoire des techniques*, Gallimard, La Pléiade, Paris, 1978. p. 1143
[4] François Russo, *Introduction à l'Histoire des Techniques,* éditions Blanchard, Paris, 1986, p. 185
[5] François Russo en fait une liste à la page 185.
[6] Stephen C. Pinson, « Revers de fortune », in : Catalogue de l'exposition *Le Daguerréotype français, un objet photographique*, musée d'Orsay, Réunion des Musées Nationaux, Paris, 2003, p. 22.
[7] André Gunthert, « La boite noire de Daguerre », in : Catalogue de l'exposition *Le Daguerréotype français, un objet photographique*, musée d'Orsay, Réunion des Musées Nationaux, Paris, 2003, p. 39.
[8] Voir par exemple *Histoire de la photographie* de Raymond Lécuyer (1945) ou encore *Histoire de la photographie, de 1839 à nos jours*, de Beaumont Newhall (1937).
[9] Quentin Bajac, *L'image révélée, l'invention de la photographie*, Gallimard, Paris, 2001, p. 16.

Avant de prendre Daguerre, un décorateur de théâtre intéressé par ses recherches, comme associé en 1829[10], Niépce travaille seul durant une dizaine d'années durant lesquels il parvient à capturer des images satisfaisantes. L'association entre les deux hommes est courte : Niépce meurt en 1833 et Daguerre continue ses travaux. Il parvient à réduire le temps de pose et met ainsi au point ce qu'il nommera le Daguerréotype en 1838. Si plusieurs heures étaient nécessaires au procédé de Niépce pour capturer une image, quelques minutes suffisent désormais avec le Daguerréotype. Et pour François Russo, toute l'invention de la photographie réside dans cette différence fondamentale entre les deux procédés. S'il ne cite jamais Niépce dans son *Introduction à l'Histoire des Techniques*, il précise bien que c'est la plaque sensible réalisée par Daguerre qui est l'invention. C'est le temps de pose nécessaire pour fixer l'image qui a autorisé la socialisation – condition *sine qua non* pour définir une création technique – du procédé de Daguerre et qui a relégué la première photographie de Niépce au statut de prérequis aux travaux de Daguerre. Si le procédé de Niépce a produit la première photographie, l'absence de socialisation dudit procédé lui empêche l'attribution du statut d'invention. Par conséquent, cela ne peut pas être le centre d'une création technique selon les critères établis par Russo.

Mais le curriculum technique de la photographie s'effrite lorsqu'on se dégage des œillères et des raccourcis historiques que François Russo s'autorise. En 1839, Louis Daguerre n'est pas le seul homme en Europe à réclamer la paternité de la photographie[11]. Très vite, l'enjeu de la photographie n'est plus scientifique, mais patriotique. Parmi les concurrents les plus sérieux de Daguerre, il y a ainsi l'anglais William Fox Talbot (1800 – 1877). Jamais François Russo ne mentionne ce nom dans ses textes. Or, cet homme a mis au point en même temps que Daguerre un procédé photographique différent, tout aussi efficace et qui a eu une réelle socialisation par la suite : le Calotype. Si on dresse le curriculum technique de la photographie en prenant pour pivot le Calotype, les résultats démontrent à quel point le concept de Russo est fragile. Le procédé de William Fox Talbot s'appuie sur les mêmes antécédents que le Daguerréotype, à savoir les connaissances acquises en chimie, nécessaires à la fixation d'une image, et le dispositif de la chambre optique. La différence majeure entre le Calotype et le Daguerréotype réside en fait davantage dans les acteurs de leur socialisation respective.

Dans un climat où le prestige national contamine la détermination de la paternité de la photographie, l'Académie des sciences à Paris proclame le Daguerréotype bien meilleur que le procédé anglais alors que la Royal Society de Londres juge le Calotype d'une bien meilleure qualité que le procédé français. Le procédé de William Fox Talbot a également reçu le soutien de l'Académie des Beaux-arts de Paris en 1839 et bénéficié, comme le Daguerréotype, d'une commercialisation[12].

William Fox Talbot (1800 – 1877) – Photo : John Moffat, 1864

[10] François Russo, « Science et Technique », in : Bertrand Gille, *Histoire des techniques*, éditions Gallimard, La Pléiade, Paris, 1978. p. 1143.
[11] Quentin Bajac, *L'image révélée, l'invention de la photographie*, Gallimard, Paris, 2001, p. 20.
[12] Quentin Bajac, *L'image révélée, l'invention de la photographie*, Gallimard, Paris, 2001, p. 39.

Au sein de cette comparaison, d'un point de vue technique, le Calotype de William Fox Talbot possède un atout de taille : il s'agit du premier système négatif/positif de l'histoire de la photographie, permettant la reproductibilité d'une image photographique sur papier. Ce principe est à l'origine de la pratique contemporaine de la photographie argentique. À l'inverse, le Daguerréotype ne produit qu'une seule image, unique, en positif sur une plaque de cuivre. Ainsi, c'est bel et bien le procédé de William Fox Talbot qui a eu le plus d'influence sur la pratique actuelle de photographie argentique. Ce point est totalement passé sous silence par François Russo dans son Introduction à l'histoire des techniques. Les perfectionnements techniques sont pourtant des développements ultérieurs tout aussi importants que la socialisation. Le procédé de William Fox Talbot a eu un impact fort par la suite dans la façon de penser l'image photographique en tant qu'objet reproductible et non comme une image unique. Mais François Russo, au détour d'une phrase, balaye d'un revers de main, sans explication aucune, toutes les possibles objections qui pourraient lui être faites :

> « *Et, il est même des cas de créations techniques où, devant plusieurs réalisations « fonctionnant correctement », on n'aura pas d'hésitation pour décider celle qui mérite la qualification d'invention. C'est ainsi que Daguerre (1838) est digne du titre d'inventeur de la photographie, parce qu'il a, le premier, obtenu une image fixe sur une plaque*[13] ».

En affirmant de façon péremptoire que Louis Daguerre est le seul et unique inventeur de la photographie, alors que cela semble parfaitement discutable, François Russo semble avoir conscience de l'aporie conceptuelle dans laquelle il place son lecteur avec son curriculum de la création technique.

Le concept de curriculum technique ne semble pas opératoire pour comprendre avec finesse et exactitude l'émergence d'une technique depuis ses origines jusqu'à son insertion dans la société. Il pousse à tomber dans un écueil redoutable : celui de la cristallisation autour d'un moment fort – l'invention – ou d'une figure clef – l'inventeur – pour définir les contours d'une création technique. Cette schématisation, qui peut apparaître séduisante de prime abord tant elle facilite l'approche contextuelle d'une invention, est aussi artificielle que dangereuse. Le concept force l'historien à nier la possibilité qu'une technique ait des origines plurielles, parfois même sans lien les unes avec les autres. Pour l'exemple de la photographie, c'est le cas. Il existe autant d'inventeurs de la photographie que d'initiatives isolées menées dans les années 1830 aux quatre coins de l'Europe.

■

[13] François Russo, *Introduction à l'Histoire des Techniques,* éditions Blanchard, Paris, 1986. p. 176.

Honoré Daumier, Planche n° 49 de la série Les Bons Bourgeois*, lithographie parue dans* Le Charivari*, le 24 juillet 1847, 24,7 x 21,7 cm, BNF département des Estampes et de la photographie*

Honoré Daumier, Planche n°28 de la série Les Bons Bourgeois*, lithographie parue dans* Le Charivari *du 24 juillet 1847, 24,7 x 21,7 cm, BNF département des Estampes et de la photographie.*

Dans ses caricatures, Honoré Daumier se moque autant de l'enthousiasme de la bourgeoisie pour le daguerréotype que du procédé lui-même. Le bon bourgeois s'oblige à des poses rigides et inesthétiques pour s'offrir un ersatz de portrait à la hauteur de sa vanité.